

GÉRARD FUCHS

ALGÉRIE



une mémoire enfouie

RÉCIT



Extrait de la publication

**Algérie,
une mémoire enfouie**

DU MÊME AUTEUR

Ils resteront, le défi de l'immigration, Syros, 1987.
L'Europe contre la mondialisation, L'Harmattan, 1996.

Gérard Fuchs

**Algérie,
une mémoire enfouie**

**DENOËL
IMPACTS**

Ouvrage publié sous la direction
de Guy Birenbaum

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2-207-25420-8
B 25420.3

**Celui qui ne sait pas est un imbécile.
Celui qui sait et qui ne dit rien est un criminel.**

Bertolt Brecht

Avant-propos

Le 16 juin 2002, j'étais battu aux élections législatives dans la dixième circonscription de Seine-Maritime. Le 19 juin, je m'installais devant mon bureau et commençais d'écrire *Algérie, une mémoire enfouie*. Ce n'était ni un coup de tête ni une fuite en avant, mais le résultat d'une longue maturation, inconsciente puis réfléchie.

Pendant longtemps, j'avais voulu occulter mes souvenirs, décidé de mettre sur eux une chape de plomb. J'avais juste rassemblé dans un carton les éléments épars qui constituaient les seules traces de mon passage là-bas : des cartes, des photos, des coupures de presse, quelques notes (très peu) ; deux ou trois objets aussi, dérisoires mais pour moi cependant chargés de sens : un petit miroir de poche pris à un berger, les restes d'un carnet trouvé sur un prisonnier, de vieux cachets de sel.

Ce n'était pas que je ne pensais plus à tout cela ; c'est que je n'avais pas envie d'en parler. J'ai lu avec passion les quatre volumes de *La Guerre d'Algérie*

d'Yves Courrière et acheté la plupart des livres parus sur le sujet. Je suis allé au cinéma voir *RAS, Avoir vingt ans dans les Aurès, L'Honneur d'un capitaine* et bien d'autres films. Mais je ne voulais pas parler, je ne pouvais pas parler. Je n'avais pas envie de revoir ceux que j'avais côtoyés là-bas. Seuls quelques très proches savaient que mes souvenirs étaient toujours vivants et vivaces.

Depuis 1981, l'essentiel de mon activité avait été politique : député européen (1981-1984) puis député (1986-1988); à nouveau député européen (1989-1994) et à nouveau député (1997-2002); le tout assaisonné, au gré des congrès du Parti socialiste, de responsabilités dans sa direction : celle des affaires européennes un temps, de l'ensemble des questions internationales et de défense plus tard.

Mais un jour, en 1982, je me suis trouvé au pied du mur. Un réalisateur de télévision, Denis Chegaray, ami de ma famille, m'a demandé si j'accepterais de m'exprimer dans une émission qu'il voulait intituler « Guerre d'Algérie, mémoire enfouie d'une génération ». Le titre m'a plu. L'homme m'a plu. J'ai bavardé avec lui. J'ai pris une semaine de réflexion : arriverais-je à dire devant une caméra une partie au moins de ce que je lui avais dit à lui? Et puis j'ai répondu oui. Et, quand j'ai eu fini, j'ai su qu'un jour j'écrirais un livre.

Cependant le moment n'était pas encore venu : soit le temps me manquait, soit je ne voulais pas le trouver. Parfois pourtant, je préparais quelques briques

pour la construction à venir : les deux premiers chapitres ont connu leur première rédaction un soir de 1994 ; la liste des événements que je voulais évoquer s'est remplie au fil des années suivantes, un premier projet de plan a été élaboré.

Courant 2001, ma résolution s'est faite : quarante ans après la fin de cette guerre, elle revenait enfin à la surface, pour le meilleur et pour le pire. Le moment était venu et j'ai pris ma décision : j'écrirai après les élections, de jour si je perdais, de nuit si je gagnais.

Le passage à l'acte n'est cependant pas toujours évident. Le 19 juin, devant ma première feuille blanche, un double doute m'a, une dernière fois, envahi : d'abord, est-ce qu'il me restait vraiment en mémoire de quoi faire un livre ? Ensuite, ce que j'avais envie d'écrire pouvait-il être admis, reçu, par ceux qui n'étaient pas allés là-bas ?

Et puis le miracle s'est produit. J'avais prévu de travailler deux heures par jour, une pour écrire, l'autre pour rassembler les éléments de lieux, de dates, de contexte nécessaires pour inscrire mon souvenir dans une réalité incontestable. J'ai tenu ce rythme deux semaines. Ensuite, toutes les vanes ont lâché : j'ai écrit sans me relire deux heures par jour, puis quatre, puis le jour et la nuit. Tout ce que j'avais traversé remontait à la surface de ma mémoire comme si cela datait d'hier, comme si je venais de le vivre, comme si une partie de moi, en réalité, ne s'était jamais arrachée à ce moment d'espace-temps. Le 28 juillet j'avais terminé un premier jet, que je n'ai ensuite que marginalement retouché.

J'ai écrit ce livre pour ceux qui sont allés là-bas et qui n'ont jamais parlé. Je l'ai écrit pour mes enfants, pour qu'ils sachent. Je l'ai écrit pour tous les citoyens de France, pour que tous nous réfléchissions, afin que plus jamais cela ne se reproduise, chez nous ou ailleurs.

Prologue

À vingt ans, on m'a envoyé en Algérie. Je ne savais pas où j'allais. Je n'avais pas de raison de refuser.

Sortant de l'École polytechnique, je devais faire deux ans de service militaire : six mois en école d'application, dix-huit mois outre-Méditerranée. C'était la règle, et je n'avais pas connaissance que quiconque l'eût déjà enfreinte.

De l'Algérie, je n'avais que quelques images simplistes. C'étaient trois départements français, peuplés d'un mélange d'autochtones et de métropolitains. Quelques-uns des premiers s'étaient révoltés car ils n'étaient pas traités également par les seconds. Ils pratiquaient un terrorisme condamnable qu'il fallait éradiquer, tout en lançant les réformes qui amèneraient l'égalité.

À l'été 1959, entre mes deux années d'école, j'avais accompli un premier séjour outre-Méditerranée. J'en avais ramené des souvenirs mitigés. On nous avait initiés à la guerre psychologique, qui visait d'abord à convaincre les populations que l'Algérie, c'était la

France. J'avais apprécié le discours du colonel Lache-roy sur les perspectives que recelait le Sahara. J'avais moins apprécié le discours d'un autre colonel encore peu connu, le colonel Argoud, qui avait de la justice à faire régner une conception qui me paraissait simpliste et dangereuse. Mais, un mois sur une crête en Grande Kabylie avait rapidement chassé ces quelques doutes : les villages étaient magnifiques et paisibles ; l'assistance médicale gratuite et l'école primaire étaient admirables, comme l'étaient ceux qui les animaient ; les patrouilles de nuit étaient bien sûr impressionnantes au début mais de pure routine. Avec un œil plus exercé, j'aurais pu remarquer qu'en dehors des harkis qui assuraient les autodéfenses, il y avait fort peu d'hommes adultes dans les villages, mais ma lucidité n'avait pas encore de repères.

Quarante ans après, je me demande encore comment, avec un niveau d'éducation considéré comme « supérieur », j'ai pu traverser ces quelques semaines sans rien voir, puis repartir avec un tel niveau d'ignorance. J'en veux aux gouvernants de mon pays, à ceux qui m'ont éduqué. Je m'en veux.

I.

LES DERNIERS JOURS

1.

28 janvier 1962 – oued Bou Rich

Le froid est vif. « L'Algérie : un pays froid où le soleil est chaud », disait un guide. C'est vrai en été. Mais en hiver, dans ce sud des Aurès, même le soleil ne réchauffe rien.

Pourtant, il brille et je me sens débordant de vie. Pendant deux heures, avec ma section, nous avons fouillé cette grotte au pied des falaises. Résultat : trois prisonniers et une sacoche de documents qui semblent passionnants. Le tout a été expédié au PC de l'opération. Dans la grotte, il y avait des coudes et des boyaux. Nous étions entrés à trois et, eux comme moi, nous avons eu peur. Je le sais. Et je lis dans leurs yeux que maintenant, comme moi, ils sont soulagés et heureux de vivre.

Mon radio m'a appelé, il faut que nous passions dans une autre vallée. La section descend à toute vitesse dans les éboulis. Les hommes gardent les distances quand même : l'habitude.

Le fond de la vallée. Nous suivons maintenant le lit de l'oued, en file indienne. Une demi-heure. Nous

arrivons près des tentes du PC. Un hélicoptère est posé là et, près de lui, un groupe entoure je ne sais quoi. Je vais passer sans voir mais une force me pousse. Je quitte le sentier et m'approche du groupe. Allongé par terre, au milieu, je le reconnais : c'est l'un de mes trois prisonniers, le plus âgé. Dans sa bouche il a un entonnoir et il suffoque.

Brusquement j'ai froid, très froid. Je me sens glacé jusqu'à la moelle des os et j'ai l'impression que le soleil est devenu noir. Il n'y a plus aucune joie de vivre. Juste ces rochers, ces falaises, et ce groupe dont je ne vois plus ce qu'il entoure.

2.

29 janvier 1962 – mechta Bir el-Haouas

Nous avons été héliportés au lever du jour, sur une crête balayée par des rafales de neige. Le temps a changé depuis la veille et l'opération a failli être annulée. Mais le PC est décidé à exploiter les renseignements obtenus hier. Ma section doit fouiller un groupe de mechtas en contrebas, environ à trois kilomètres. Le terrain est plus glissant que d'habitude mais pas trop difficile. Nous y serons d'ici une petite heure.

J'aborde avec prudence le village. Aucune fumée ne sort des toits en terre battue et cette absence apparente de vie ne me dit rien qui vaille.

Nous explorons les maisons les unes après les autres. Vides, mais habitées il y a peu. Le groupe qui est entré dans la dernière, encastrée dans la montagne, m'appelle : le mur du fond, en pierres sèches, a sur quelques mètres un air inhabituel, comme s'il avait été reconstruit à la hâte.

C'est probablement une cache et je fais sortir tout le monde sauf deux hommes. Le premier, plaqué au

mur, éclaire la scène, tandis que le second, doucement, retire les pierres une à une. Je suis à côté du premier, doigt sur la détente de mon pistolet-mitrailleur.

Lentement, un deuxième mur apparaît, en léger retrait du premier et encore plus mal construit. Perplexe, je m'écarte un peu pour mieux voir mais je comprends trop tard l'agencement et je reçois la rafale à bout portant. Dans un ultime réflexe, je tire moi aussi.

Maintenant c'est étrange : il n'y a plus un bruit. Les hommes qui étaient avec moi sont partis. Je me sens complètement lucide et pourtant incapable de bouger. Vingt et un ans : c'est absurde pour mourir. Des images passent devant mes yeux à toute vitesse. Y compris un visage que je croyais avoir oublié. Puis des pierres remuent à quelques mètres de moi. C'est la fin.

Un appel. De la porte de la mechta, mon adjoint me crie qu'il me lance une corde. Je l'attrape avec une énergie dont je me sentais incapable un instant avant. La lumière. Des épaules. La douleur.

La guerre d'Algérie est finie pour moi. Pour lui aussi : il sera tué une demi-heure plus tard, dans la suite de l'accrochage. Il m'avait dit en arrivant au commando : « Je ne veux pas faire cette guerre mais, en cas de besoin, vous pouvez compter sur moi. »

En avril 1961, à vingt ans, Gérard Fuchs est envoyé en Algérie pour effectuer son service militaire comme officier. Pendant près d'un an, il va servir au cœur du massif des Aurès, découvrant la guerre, la réalité de la situation algérienne, et perdant rapidement ses illusions de jeunesse.

Quarante ans plus tard, il a rédigé d'une traite cette *mémoire enfouie* pour enfin mettre des mots sur des événements que la France a trop longtemps voulu occulter.

Dans ces courts récits apparaissent les dilemmes du soldat, la griserie du combattant isolé dans des paysages grandioses, mais surtout le sentiment de la relative vanité de sa tâche.

Avec retenue et rigueur, c'est à un véritable retour sur son expérience personnelle mais aussi à un travail sur notre mémoire collective que nous convie Gérard Fuchs.

Un témoignage bouleversant sur le quotidien de la guerre d'Algérie telle que l'ont vécue tant de combattants anonymes et meurtris.

Gérard Fuchs a 62 ans. Économiste au CNRS, il a été député socialiste de Seine-Maritime.

© D.R., collection particulière
de l'auteur

B 25453.5  02.03
ISBN 2.207.25453.4
17 €

Extrait de la publication

